

enfin ce nom qu'il avait tant supplié le duc de lui faire connaître, qu'arriverait-il ? que se passerait-il ?

— Le jeune homme aurait-il assez de sang-froid pour rester l'esclave de son serment, c'est-à-dire pour se rappeler qu'il n'avait pas le droit de disposer de lui-même et que sa vie appartenait à Blanche ?

— Ou bien, au contraire, repris soudain de son ancienne colère, aveuglé soudain par son ancienne rancune, irait-il follement provoquer cet homme ?

— Et c'était donc là la pensée de ce hasard qui pouvait se produire... la pensée de ce hasard qu'il redoutait, qui faisait parfois tressaillir le duc de Ryon.

— C'est étrange, se disait-il alors, je me sens si troublé et j'ai un tel serrement de cœur quand je pense à cela que je serais presque tenté de croire que c'est comme un pressentiment qui m'avertit...

— Et, chose très singulière, chose très étrange également, plus le temps s'écoulait, plus le duc restait sous le coup de cette pensée-là, ou plutôt de cette appréhension, de cette angoisse-là...

— Aussi, un jour, devint-il plus pâle qu'un mort quand on lui annonça la visite d'André de Chaverny.

— André chez moi... chez moi où il n'était pas revenu depuis que son père est mort ! se dit-il tout saisi. André chez moi quand je l'ai vu hier et qu'il n'avait rien à me dire !

— Mais il fut bien encore plus saisi quand, ayant soulevé la portière de son salon, il aperçut, debout devant lui, le frère de Blanche.

— Car, en effet, le jeune homme avait les traits si décomposés, le visage si défait qu'il était impossible de le voir sans avoir aussitôt la certitude d'un malheur.

— Qu'est-ce donc ?... Qu'est-ce donc ? demanda vivement le duc, la voix étranglée par l'émotion.

— Je venais vous parler, dit André la voix très sourde aussi. Je venais vous demander un service que je ne veux demander qu'à vous, c'est-dire au plus ancien et au meilleur ami de mon père...

— Ah ! je comprends ! s'écria M. de Ryon qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir. Vous vous battez !

— Oui, duc.

— Et avec qui ?... Oh ! ne répondez pas !... Je le sais... je le devine !

— Et après un court silence :

— Avec lui, n'est-ce pas ? reprit le duc, la voix de plus en plus sourde.

— Oui, avec lui ! répondit vivement André dont l'œil étincela d'un éclair. Oui, avec le meurtrier de mon père dont je sais enfin le nom !... avec le meurtrier de mon père, que j'ai enfin trouvé !...

— Ah ! malheureux !... malheureux enfant ! s'écria M. de Ryon, devenu livide. Vous vous battez !... Et Blanche ?... Et votre promesse ?... Et votre serment ?... Vous vous battez et demain c'est vous peut-être que je ramènerai mourant, que je ramènerai agonisant au château de Chaverny !...

— Et comme André allait lui répondre :

— Taisez-vous !... taisez-vous ! lui cria-t-il tout frémissant de colère. Ah ! je m'en doutais !... Ah ! ce que je craignais est donc enfin arrivé !... Ah ! le hasard... ce hasard que je redoutais tant a donc fini par parler pour moi !...

— Oui, le hasard ! répondit André ; oui, c'est lui qui, hier, m'a mis tout à coup et au moment où je m'y attendais le moins en présence de cet homme que j'avais déjà presque oublié... en présence de cet homme à qui déjà je ne pensais presque plus...

— Et ne m'accusez pas de mensonge, et ne m'accusez pas d'hypocrisie si je n'ai pas tenu ma promesse et si j'ai violé mon serment... Car cette promesse et ce serment, je vous les avais faits de bonne foi et je vous jure sur mon honneur que je n'aurais pas mieux demandé que de les tenir...

— Mais à peine ai-je su que cet homme qui était en face de moi, c'était lui... lui le meurtrier de mon père... lui par qui Blanche et moi sommes orphelins, que j'ai été saisi de je ne sais quel vertige, de je ne sais quelle folie...

— Et pourtant j'ai essayé de recouvrer mon sang-froid... j'ai essayé de me raisonner, de me raidir, de ne pas mentir à ce serment que vous me reprochez avec tant de colère d'avoir foulé aux pieds...

— Mais en vain !... Toujours je revoyais devant mes yeux le spectre de mon père, avec sa poitrine sanglante !... toujours je revoyais dans notre vieux château de Chaverny sa place qui restera éternellement vide !...

— Et alors...

— Et alors, interrompit vivement et avec un accent plein de reproche M. de Ryon, vous vous ruez vers cet homme !... Et alors, plein de vertige et plein de folie, en effet, vous l'insultez, vous l'outragez si gravement qu'une rencontre devient inévitable entre vous et lui !...

— C'est vrai.

— Mais racontez-moi tout. Où l'avez-vous vu ?... où l'avez-vous rencontré ?

— Chez un de nos amis qui est aussi un des vôtres, répondit André. Chez M. le baron de Saint-Auban...

— Et vous dites que c'était hier ?

— Oui, M. le duc, hier soir à une soirée que donnait le baron et à laquelle il avait bien voulu nous faire l'honneur de nous inviter, ma sœur et moi...

— M. de Ryon venait d'avoir un violent soubresaut.

— Comment ! s'écria-t-il, votre sœur était là... Blanche était là, et sa présence ne vous a pas retenu !

— Non, j'étais seul ; Blanche un peu fatiguée au moment de partir, était restée au château de Chaverny...

— C'est un bien grand malheur ! murmura le duc entre ses dents. Mais parlez... continuez... comment avez-vous pu savoir que cet homme était celui qui porte le remords d'avoir tué votre père ? Quelqu'un vous l'a donc montré ?... on vous a donc renseigné ?... Mais qui ?... Ce duel avait été entouré d'un si grand mystère que c'est là ce que je ne comprends pas... ce que je ne m'explique pas...

— Oh ! c'est bien simple, dit doucement André. Je me trouvais là quand, tout à coup, on annonça M. le marquis de Ponsac...

— Ponsac !... Oni, c'est son nom ! fit le duc à voix basse.

— Et ce nom n'a pas plutôt été jeté par le valet que tout le monde se regarde, que tout le monde s'effare et que tous les yeux se fixent sur moi...

— Alors, à mon tour, je m'étonne, je m'inquiète...

— Que se passe-t-il donc ?

— Pourquoi ce nom-là... ce nom de marquis de Ponsac que je viens d'entendre pour la première fois de ma vie cause-t-il une si profonde, une si violente sensation ?

— Pourquoi donc aussi tous les invités du baron, qui nous regardent tour à tour tous les deux, nous dévisagent-ils donc avec cet air que de plus en plus je trouve étrange et qui de plus en plus me surprend ?

— Enfin, n'ai-je pas vu notre hôte, n'ai-je pas vu le baron de Saint-Auban tressaillir et se troubler quand on a annoncé cet homme ?

— Et tout en me demandant ce que cela veut dire... tout en me sentant de plus en plus intrigué, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, je regarde plus attentivement le nouveau venu.

— C'est un jeune homme encore, de très bonne prestance, mais que, chose singulière, je ne puis voir sans éprouver la plus insurmontable antipathie, la plus violente répulsion !

— Et je cherche... je fouille encore dans mes souvenirs :

— Marquis de Ponsac ?... marquis de Ponsac ?

— Mais aucun écho, nul réveil dans ma mémoire.

— C'est bien la première fois que j'entends ce nom-là...

— Et mes yeux restent toujours attachés sur lui, quand, tout à coup, à un mot que vient de lui dire le baron de Saint-Auban, je le vois se redresser brusquement, puis tressaillir en me regardant...

— Nos regards se croisent, et il me semble qu'il a légèrement pâli.

— Cependant le baron, qui lui parle toujours très bas et avec beaucoup d'animation, vient aussi, et comme malgré lui, de lancer un coup d'œil de mon côté.

— Puis, comme il s'aperçoit que je les observe, très vivement il passe son bras sous celui du marquis et tous deux s'éloignent...

— Et il y a déjà plusieurs minutes qu'ils ne sont plus là, que, toujours immobile, toujours cloué de surprise à la même place, je reste encore le regard fixé sur la porte par laquelle ils ont disparu...

— De sourds murmures, de sourds chuchotements continuent de courir parmi les invités, et il est clair que c'est de moi et que c'est de lui, de ce marquis de Ponsac, dont tout le monde parle...

— Mais pourquoi ?... que peut-il y avoir de commun entre moi et cet homme que je n'ai jamais vu, qui m'est complètement inconnu ?

— Et tout cela me paraît tellement étrange, tellement extraordinaire que je finis par me méfier de moi-même et par croire que je me trompe...

— On voit parfois singulièrement les choses ! me dis-je. Pourquoi ces gens s'occuperaient-ils de toi ?... Pourquoi ce marquis de Ponsac, qui, certainement ne te connaît pas plus que tu ne le connais, aurait-il pâli quand nos regards se sont rencontrés ?... Et pourquoi veux-tu t'imaginer aussi que c'est à cause de toi que le baron de Saint-Auban l'a si vivement, si rapidement entraîné tout à l'heure ?... Allons donc !... tu es absurde et ridicule !...

— Mais comme je cherchais encore à me persuader que j'avais mal compris, mal interprété ce que je venais de voir ; comme je voulais encore me convaincre que ce n'était par hasard que tous les yeux tout à l'heure s'étaient portés sur moi, que par hasard que ce marquis de Ponsac avait paru tout saisi en me voyant, brusquement je tressaillis, tandis que je me sentais devenir tout livide...

— Car, avec la rapidité de l'éclair, la tragique, la sinistre vision qui m'avait poursuivi si longtemps... poursuivi jusqu'à m'arracher des cris et des sanglots dans mes rêves, cette horrible vision venait encore de passer devant mes yeux !

— Car, encore une fois, je venais de voir se dresser devant moi le spectre livide, le spectre sanglant de mon père !

— Car, une voix venait brusquement de me crier :

— Non, non, tu ne t'es pas trompé !... Si, quand cet homme est entré, tous ces gens qui l'entourent ont eu un mouvement de stu-